

ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE SAINTE-ANNE
ANNEE 2014/2015

Lecture de :

L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE
Quatrième leçon du séminaire

Par Elisabeth De Franceschi

ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE SAINTE-ANNE

L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE Lecture de la quatrième leçon du séminaire

Par Elisabeth De Franceschi

Cette leçon est brève mais très dense. Quelle est sa fonction dans l'économie de ce séminaire ?

Elle pourrait avoir pour titre : « références ». De fait, cette leçon en contient de différentes sortes (et il y a même des interférences dans ces références) ; ce sont principalement des références à des textes :

- autoréférences permettant de réaliser une « révision » de la théorisation lacanienne :
- « La science et la vérité » (première parution en 1966 dans les *Cahiers pour l'analyse*, puis dans les *Écrits*)
- *L'envers de la psychanalyse* (les quatre discours), séminaire de 1969-1970
- « Radiophonie » (*Scilicet* 2/3, 1970), un texte qui apparaît comme une synthèse de *L'envers*.
- « L'Étourdit » (*Scilicet* 4, 1973) (les tours du dit).
- références à la leçon II de ce séminaire sur *l'Insu*

- ce qu'on pourrait appeler des « hétéroréférences » :
- Peirce apparaît comme une référence de base.
- *Le verbier de l'homme aux loups* (1976), ouvrage de Nicolas Abraham et Maria Török.
- l'article de Milner sur la référence, paru en janvier 1976.

Si nous suivons le cheminement de la pensée de Lacan, nous constatons que la structure de cette leçon en appelle à une structure autre : structure inconsciente, structure de la psychanalyse, structure de l'enseignement de Lacan.

N'y a-t-il pas des interactions qui dessinent une figure topologique, et ce, alors même que Lacan parle de topologie ? Ce n'est pas nécessairement calculé, mais apparaissent une complémentarité, une intrication évidente, une complicité entre le dire et le dit, à quoi il faut ajouter le re-dit ou la reprise. Cette leçon est courte, par conséquent on sent cela très fort à l'œuvre (justement à cause de la densité de cette leçon). Dans certaines leçons du séminaire sur *le Sinthome*, et même avant, dans *RSI*, on avait pu avoir cette idée. Au sein de la construction de cet enseignement, quelque chose se développe comme une figure de topologie.

Au total, la référence est utilisée, mise en acte (notamment par des retours : cette leçon est construite, ou plutôt, avance comme le ferait un *lied*), elle est aussi *réfléchie* (par le biais de l'article de Milner).

Est-ce une mise en abyme (ce qui renverrait au champ pictural) ? Un *lied* (champ musical) ? Si l'on pense à la littérature, on songe par exemple à la phrase de Péguy, parfois aussi à celle de Thomas Bernhard : phrase en boule de neige, qui avance constamment, tout en ayant l'air de piétiner.

On voit bien la différence avec le procédé mécanique des fractales, qui met en œuvre une répétition comportant un simple changement d'échelle (un modèle originel s'amplifie et se multiplie, un peu comme dans une structure en « poupées russes », qui fait s'emboîter des éléments similaires mais de dimensions différentes).

Est-ce une spirale ? Est-ce une clélie¹ ? La clélie renvoie à la notion d'enveloppement, cruciale dans ce séminaire. Mais le déroulement du discours de Lacan dans cette leçon évoquerait davantage une figure de spirale. Par exemple la référence à la philosophie, la thématique du vrai reviennent en deux « tours ». Au début de la leçon, Lacan fait allusion à la diffusion de certaines de ses formules ou formulations. Il achève cette leçon en évoquant ses réticences face aux conséquences ou « *effets* » de la diffusion de son enseignement (qui l'effraient).

Dans ce séminaire peut-être davantage que dans d'autres, Lacan revient sur son propre enseignement. En tout cas, dans cette leçon, il effectue une « récupération » de choses bien antérieures, et même un mouvement en arrière sur tout son enseignement (de même qu'il est revenu périodiquement à Freud : les deux étant indissociables). Il effectue un mouvement de spirale : il consolide quelque chose dans son enseignement, essaie de lui forger une cohérence. Il dessine une progression en même temps qu'un retour en arrière, ce qui engendre un volume ou un espace qui n'est ni une totalité achevée, ni un retournement. En tout cas, ce qui se développe évoquerait peut-être un univers en expansion, à l'instar du langage. Ne pourrait-on évoquer également l'expansion virale (ce phénomène de propagation qui crée un effet de panique chez les internautes) ?

Si, dans la leçon précédente, apparaissait une opposition entre structure et forme, dans cette leçon, se dégagent une réflexion et une avancée concernant la structure de son enseignement.

Il n'est pas question ici de trique, pas question non plus de tore ; mais Lacan pose les jalons pour une prochaine leçon. Car dans ce séminaire, il va tenter de lier structure torique et nœud borroméen.

La figure du nœud borroméen (fig. IV-2, p. 51) souligne l'importance qu'il accorde à la mise à plat (un *leitmotiv* dans les séminaires des dernières années antérieures) ; la leçon suivante reprend le nœud borroméen et la tresse. Or jusqu'à présent dans ce séminaire, il a peu parlé du nœud borroméen. C'est un retour en arrière vers *Les Non-dupes errent*, *RSI*, *Le Sinthome*, ou du moins cela peut apparaître tel.

Cette figure IV-2 est aussi un retour en arrière dans le séminaire sur *l'Insu* : c'est presque la même figure que dans la leçon II (fig. II-11, éd. ALI 2014, p. 30), dans laquelle le registre du Symbolique est en quelque sorte fendu : ce tore du Symbolique, une fois retourné, enveloppe « *totalement l'Imaginaire et le Réel* », or « *la mise en valeur comme enveloppement de ce qui est à l'intérieur est quelque chose qui n'est pas sans avoir affaire avec la psychanalyse* »². Dans la leçon IV, Lacan dit que la mise à plat fait « *la valeur* » de son « *histoire tordue de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel* ».

Au total donc, la démarche intellectuelle consistant à regarder en arrière conduit Lacan à « récupérer » des choses plus ou moins anciennes, à les tordre ou distordre, et à les réutiliser différemment : elle impose une perlaboration.

¹ En mathématiques, une clélie est une courbe sphérique paramétrée. On obtient physiquement une clélie en pelant une orange ou en rembobinant régulièrement une pelote de ficelle sphérique. Luigi Guido Grandi lui a donné ce nom en 1728 en hommage à la comtesse Clelia Borromeo.

² Leçon II, 14 décembre 1976, édition ALI 2014, p. 30-31. (leçon II, 14 décembre 1976, édition ALI 2014, p. 30.

De fait, aucune contradiction n'apparaît dans ce qu'il élabore ; ce n'est pas non plus une simple reprise : une progression est apportée par le retour à des observations ou à des notions antérieures, ou y est incluse.

p. 47 Lacan commence cette leçon par une question : « *qu'est-ce qui règle la contagion de certaines formules ?* » Il ne pense pas que ce soit la conviction avec laquelle l'initiateur les profère, dans la mesure où lui-même n'en a pas usé pour « *propager* » son enseignement. La conviction est-elle un don ? est-elle à l'opposé du doute ? Le questionnement est tout le contraire de la conviction. Si c'est la conviction de l'orateur qui emporte l'adhésion du public, en ce cas, son efficace est liée à un effet de suggestion.

« *Contagion* », ce terme évoque une maladie. Le verbe « jaspiner » signifie "parler" (en argot), "bavarder", "élucubrer", avec une connotation péjorative, or Lacan a tenté de « *dire le vrai* » sur le « *savoir* » (savoir inconscient, issu du transfert). Il va donc s'interroger sur le rapport entre savoir et vérité.

p. 48 Ces termes le conduisent à parler de sa revue ; *Scilicet* signifie littéralement "il est permis de savoir"³. Ce titre s'accompagne d'un commentaire explicatif : « *Tu peux savoir ce qu'en pense l'École Freudienne de Paris* ». Puis Lacan fait allusion à *Radiophonie* (un texte paru dans le n° 2-3 de *Scilicet*)⁴.

Lacan va tenter de définir ce que c'est que le savoir ; il met l'accent en premier lieu sur son lien avec le transfert (p. 47), ensuite sur l'idée qu'il se confond avec l'inconscient, enfin apparaît la formule « *effets de signifiant* ». Dans une conférence qu'il a prononcée récemment à l'Université de Vincennes, au département « clinique psychanalytique », par référence à Freud, il a souligné que le savoir renvoie à l'inconscient : « *tout ce qu'il dit (...) impose que ce soit un savoir* » (dans la transcription de Valas, p. 56, « *Savoir* » est affublé d'une initiale majuscule).

Si l'inconscient est un savoir, en revanche, il n'y a pas de *connaissance de l'inconscient* (contrairement à ce que pourrait suggérer le nom d'une célèbre collection, fondée en 1966 aux éditions Gallimard, et dirigée jusqu'en 2013 par Jean-Baptiste Pontalis) : « *manifestement, il n'y a pas de connaissance. Il n'y a que du savoir au sens que j'ai dit d'abord, à savoir qu'on se goure* »⁵, savoir qui se sait sans le savoir (c'est-à-dire sans qu'on le sache⁶, c'est d'ailleurs pourquoi « *l'homme sait plus qu'il ne croit savoir* »⁷).

On attendrait que la référence à Freud soit une occasion de s'appuyer sur une « autorité » reconnue, une autorité *de référence*, justement, mais Freud est ramené au rang d'homme ordinaire, de « *petit médecin* » – il est ravalé à la médiocrité.

« *L'homme* » : ce terme est préféré ici par Lacan à celui de « parlêtre », qui rappellerait que l'humain est un être de langage ; il présente probablement le fait que le langage est *infligé* au petit d'homme, bien malgré lui (le langage étant un parasite, un artefact « *imposé* », comme c'est le cas dans le récit de Kafka intitulé « Rapport pour une académie » (1917), évoquant par exemple l'insupportable « *regard de la bête dressée* » ; on peut aussi parler avec Fernand Deligny de « *domestication symbolique* ») ; notre « *débilité mentale* » est enracinée dans le langage.

On peut donc mettre en relation savoir, « inconscient » et « *effets de signifiant* », c'est-à-dire l'effet ou les effets du signifiant en général, du fait qu'il y a *du signifiant*, comme on dirait « du pain », expression où l'article est dit *partitif* [Valas comme Jeanvoine donnent évidemment un singulier pour « signifiant »].

³ *Scilicet*, revue fondée en 1968 par Lacan, parut au Seuil de façon intermittente jusqu'à l'automne 1976 (date de la publication du n° 6/7, double) ; à l'exception de Lacan, les auteurs restaient anonymes. Cette revue semble avoir été fondée sur l'idée d'un partage de savoir, ce qui rappelle le principe de l'abbaye de Thélème (Rabelais, *Gargantua*).

⁴ Il faudrait aussi relire, dans les *Écrits*, les pages où il s'interroge sur la disjonction entre savoir et vérité.

⁵ Leçon II, 14 décembre 1976, éd. ALI 2014, p. 23.

⁶ « *L'une-bévue est quelque chose qui substitue à ce qui se fonde comme savoir qu'on sait, le principe de savoir qu'on sait sans le savoir* » (leçon III, 21 décembre 1976, éd. ALI 2014, p. 37).

⁷ Leçon II, 14 décembre 1976, éd. ALI 2014, p. 23.

Le mot « effets » provoque l'allusion à une collection philosophique, « la Philosophie en effet »⁸. Occasion pour Lacan de distinguer psychanalyse et philosophie.

L'homme « *ne s'en tire guère, de cette affaire de savoir* » [la transcription de Valas porte de nouveau « Savoir »]; d'où son malaise, « *il n'est pas à l'aise* », « *il ne sait pas faire avec le savoir* », il ne sait pas « *y faire* » avec ce « *matériel* » qui « *nous habite* ». La « *débilité mentale* » universelle et notre malaise sont liés au fait que nous sommes tous habités par le signifiant, par le langage.

p. 49 L'expression « *savoir y faire* » (avec le savoir) équivaut à « *faire avec* », « *se débrouiller* », avec l'idée « *qu'on ne prend pas vraiment la chose, en somme, en concept* » (on la prend plutôt comme une *praxis*), et diffère de « *savoir faire* ».

Ici les références philosophiques doivent être maniées avec prudence, dit Lacan : il convient de rester au niveau des discours, des dits –, on reste dans le langage, on est dedans : c'est la question de l'intérieur et de l'extérieur¹⁰. Cependant le discours est un « *dire qui secourt* » (expression où j'entends aussi « *dire qui se court* », comme on dirait « un risque qui se court » ; « il se court un dit », il se court par exemple le risque de dire la vérité, ou une vérité).

Est-ce le *dire* (énonciation), ou le *dit* (énoncé), qui secourt ? demande Lacan. L'hypothèse analytique consiste à dire que c'est le dire qui secourt (quand il se présente comme l'énonciation de la vérité).

D'où un rappel du séminaire sur *L'Envers de la psychanalyse* (1969-1970) : la vérité « *n'était en somme qu'impliquée* » dans la « *suite* » des quatre discours.

Commentant le mathème du discours du maître, Lacan juge que ce discours est « *le moins vrai* », c'est-à-dire « *le plus impossible* ». Discours « *menteur* », c'est pourquoi il atteint le Réel : « *c'était le discours du maître qui était le discours le moins vrai* ».

Le moins vrai, ça veut dire le plus impossible. J'ai en effet marqué de l'impossibilité ce discours, c'est tout au moins ainsi que je l'ai reproduit dans ce qui a été imprimé de Radiophonie ». L'impossibilité marque la totalité du discours du maître ; mais dans chacun des quatre discours, l'impossibilité (ou l'impuissance) du passage, en bas, d'une lettre à l'autre, est de structure : il est impossible de passer de la production à la vérité, et dans le cas du discours du maître, du plus-de-jour au sujet barré, de *a* à *\$* ou de *\$* à *a* (de même, dans le discours analytique, il est impossible de passer de *S*₁ à *S*₂).

Dans le schéma de la version de l'ALI comme dans celui de Patrick Valas, la flèche de droite va de *a* à *S*₂. Or dans le *Dictionnaire de la psychanalyse* (articles « Discours » réalisé par Alain Chemama et « Mathème » rédigé par Marc Darmon), elle va de *S*₂ à *a*. Pourquoi ?

Par ailleurs, contrairement à la version de l'ALI, chez Valas (comme chez Christian Fierens), la flèche de gauche descend, elle va de *S*₁ à *\$* ; pourquoi ? La flèche indique ce qui traverse, ce qui passe. *\$* est en place de vérité.

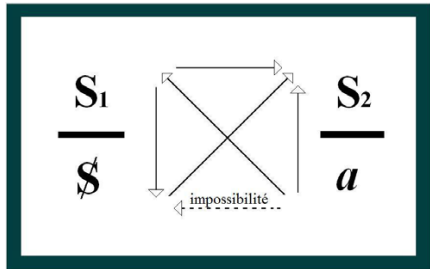
⁸ La collection « la philosophie en effet », créée en 1974 aux éditions Galilée et codirigée par Jacques Derrida, Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe et Sarah Koffman, veut être une « mise *en effet* du questionnement philosophique, non pas pour lui-même, mais tel qu'au monde et tel qu'en l'autre, la pensée le met *au travail* ». En 2001, Jean-Luc Nancy y publiera *L'« il y a » du rapport sexuel* : cet ouvrage est une « réponse » à Lacan, par le biais de Levinas. Cf. *De l'existence à l'existant* (1947), où Levinas, à travers l'analyse d'états particuliers comme la fatigue, la paresse ou l'insomnie, décrit la condition du sujet humain prisonnier de la présence obsédante de l'être, que Levinas dénomme " il y a ". Cf. aussi les quatre conférences rassemblées dans *Le Temps et l'Autre* (ouvrage publié lui aussi en 1947).

⁹ Cf. les notes sur l'intervention du 26 févr. 1977 à Bruxelles transcrites en annexe, p. 138 de l'édition de l'ALI : « *L'enseignement ? On essaie de provoquer chez les autres le savoir y faire, c'est-à-dire se débrouiller dans ce monde qui n'est pas du tout un monde de représentations mais un monde de l'escroquerie* ».

¹⁰ Leçon III, 21 décembre 1976, éd. ALI 2014, p. 37.

La vérité est l'insoupçonné par l'agent du discours. Le sujet est ignoré du signifiant maître – le maître est dans l'ignorance de lui-même. Quelque chose va du bas vers le haut, est ignoré de l'agent S_1 , et constitue un savoir (autre du discours), lequel produit (il y a une perte, une chute) l'objet a , qui fait retour à l'agent du discours. La vérité de ce discours est ignorée de l'agent, c'est le $\$$ qui est en fait à l'origine de ce savoir. Dans ce discours, le sujet barré est à la place de la vérité.

Ci-dessous, le croquis de Valas (à comparer avec la figure IV-1, p. 49 de l'édition de l'ALI, où le terme IMPOSSIBILITÉ est inscrit au-dessus du mathème) :

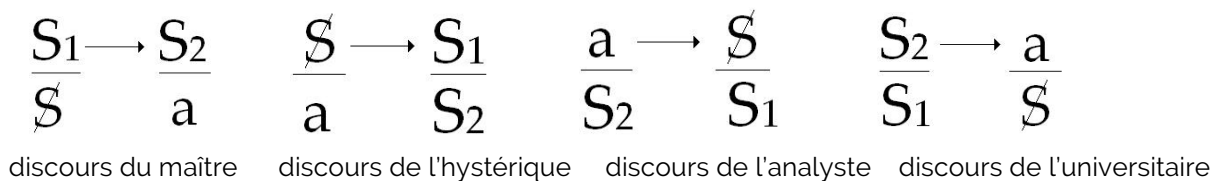


Chez Valas, ça ne circule plus après l'arrivée en S_2 .

J'observe aussi que Michel Jeanvoine (éd. ALI 2014) transcrit à la fin de la p. 49, à l'instant où Lacan évoque le lien de cause à effet entre le « mensonge » foncier du discours du maître et la capacité de ce discours-là à atteindre le Réel : « *Verneinung, Freud a appelé ça* ». Pour sa part, Patrick Valas (fin p. 56) écrit : « *Verdrängung, Freud a appelé ça* »¹¹. Tous deux poursuivent : « *et pourtant, c'est bien un dit qui le secourt. Tout ce qui se dit est une escroquerie* »¹². Ce qui est dit ment [ce qu'on dit ment] ; le vrai, ment ; le vrai-ment. Mais le dire ne ment pas, le dire « se court ».

Les formules des quatre discours tournent d'un quart de tour dans le sens dextrogyre. Le a (plus-de-jour) est la vérité du sujet barré dans le discours de l'hystérique, et le sujet s'adresse au signifiant maître.

Dans la transcription de Valas :



Donc ici, l'intervention de la formule concernant le discours du maître, qui appelle les formules des trois autres discours, est peut-être une forme de « consolidation », au niveau comptable (où les « comptes consolidés » permettent de faire lien entre plusieurs sociétés, les comptes étant faits

¹¹ *Verneinung* : "dénégation" ; *Verdrängung* : "refoulement". [*Verleugnung* : "déli" ou "démenti" ; *Verwerfung* : "forclusion"]

¹² C'est la reprise de propos tenus par Lacan au cours de son intervention à Bruxelles, ce même hiver 1977 ; cf. aussi *infra* p. 106, leçon du 15 mars 77 : « *j'ai parlé [à Bruxelles] de la psychanalyse comme pouvant être une escroquerie. C'est ce sur quoi j'insistais [...] en parlant du S_1 qui paraît promettre un S_2* ».

comme s'il s'agissait d'une seule entreprise), et on pourrait dire aussi à un niveau « médical », ou plutôt, médicolégal.

(Fin de la p. 49) Tout ce qui se dit est de l'ordre de l'escroquerie.

Est-ce le cas même de ce qui se dit à partir de l'inconscient ? L'équivoque (cf. également le mot d'esprit), l'équivalence son/sens permettent d'avancer que l'inconscient est structuré comme un langage – comportant donc lexicque, grammaire et syntaxe (qui suppose des règles régissant l'agencement des vocables).

Suit la référence à un article de Jean-Claude Milner, « Réflexions sur la référence »¹³, dans lequel Jean-Claude Milner examine le rôle de l'anaphore¹⁴.

Ici, le terme *anaphore* ne désigne pas la répétition littérale d'un mot en tête de plusieurs membres de phrase, pour obtenir un effet de renforcement ou de symétrie¹⁵, mais une répétition sous la forme du pronom adverbial (adverbe pronominal) « en » (avec la valeur d'un « partitif ») : donc non pas une anaphore rhétorique, mais une anaphore grammaticale¹⁶. Il s'agit avant tout d'un constituant contextuel comme dans : « *J'ai vu mon psy, il avait l'air distrait* » (où *il* se rapporte à *psy* et ne peut s'interpréter qu'en rapport à ce dernier).

Il faut « *éliminer la grammaire* » (non la logique) de l'inconscient, dit Lacan : « *il faut que la grammaire soit implicite pour pouvoir avoir son juste poids* ». L'inconscient effectue l'équivalence entre son et sens : fera-t-on ici la différence entre grammaire et syntaxe ? Ces remarques concernent le champ de l'articulation des signifiants entre eux, articulation qui produirait du sens. La langue du rêve se passe elle aussi de mots dits *de liaison* (adverbes, prépositions, conjonctions de coordination et de subordination) ; je renvoie aussi au travail de Serge Leclair sur « Poordjeli » dans *Psychanalyser*. La logique de l'inconscient ne respecte pas le principe de non-contradiction, il n'y a pas de tiers exclu.

Référence à un texte datant de la fin du seizième siècle, *Les Bigarrures du seigneur des Accords*, nous emmène vers une époque où la grammaire n'était pas encore fixée, pas aussi pesante. Ce texte joue sur l'inconscient.

De la notion de discours, Lacan passe donc à ce qui structure la verbalisation.

p. 51 L'usage de la langue se présente comme un « *flou* », à l'intérieur duquel se spécifie l'inconscient, toujours individuel.

Le langage est « *toujours mis à plat* » : il fonctionne non pas avec trois dimensions mais avec deux seulement (cf. le récit allégorique d'Edwin Abbott Abbott, *Flatland*¹⁷, qui décrit l'irruption de la

¹³ *Langue française : lexicque et grammaire* (revue trimestrielle, éditions Larousse) n° 30, mai 1976, article de Jean-Claude Milner, « Réflexions sur la référence », p. 63-73. Voir le site Internet Persée, portail de revues scientifiques en sciences humaines et sociales (www.persee.fr/).

¹⁴ Anaphore ; ce terme de rhétorique est emprunté directement au grec ἀναφορά (*anaphora*), "action de se porter" (φορά) "vers le haut" (ἀνά), "ascension", "montée", "élévation", "action de se relever d'une faute ou d'un malheur" ; mais aussi "action d'en référer à", "référence", par exemple à une autorité, à quelque chose qui est en arrière, donc "attribuer à une cause" par exemple.

¹⁵ Cf. les imprécations de Camille (Corneille, *Horace*, acte IV, scène V) :

« *Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome, qui t'a vu naître et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !* »

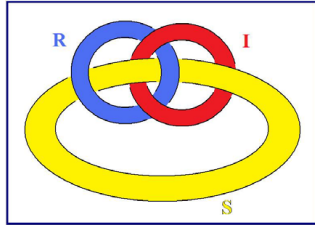
Plus près de nous, en 2012 : « *moi, Président de la République* » (une anaphore répétée quinze fois).

¹⁶ Anaphore grammaticale : procédé consistant à utiliser un élément discursif (pronom, adverbe, adjectif... : mot ou syntagme) renvoyant à un constituant qui le précède et qui est nécessaire à son identification et à son interprétation : c'est la reprise sémantique d'un segment précédent appelé *antécédent* (l'anaphore étant l'élément *représentant*, et l'antécédent, l'élément *représenté*).

¹⁷ *Pointland, lineland* et *surfaceland* sont les trois composantes de *Flatland*, le *plat pays*. Un jour, un carré voit apparaître une sphère, et peut imaginer *Spaceland*, un monde à trois dimensions.

troisième dimension au sein d'un univers à zéro, une ou deux dimensions), ce qui est lié à notre débilite mentale.

Nous mettons aussi à plat le nœud borroméen : cf. fig. IV-2 p. 51. La mise à plat du nœud semble bien dépendre de la mise à plat dictée (ou dialectisée) par le langage.



[J'ai reproduit ci-dessus la figure de la transcription de Valas ; cf. édition ALI, fig. IV-2, qui n'est pas légendée] ; dans ce nœud, le Symbolique « *passé au-dessus de ce qui est dessus* [c'est-à-dire au-dessus de l'Imaginaire dans la figure de Valas] *et au-dessous de ce qui est dessous* » [c'est-à-dire au-dessous du Réel dans la figure de Valas]. C'est une construction conforme à ce que Lacan demandait dans *RSI* – que le Réel « *en deux points surmonte le Symbolique* » –, assurant que c'est à cette condition que le nœud borroméen est « *réalisé* »¹⁸. Sur cette figure, j'observe que le rond du Symbolique est surdimensionné, et qu'il est doté d'une épaisseur.

Le nœud borroméen ne forme pas un nœud, mais une chaîne¹⁹ – un « *chaînœud* », disait Lacan dans *Le sinthome*²⁰ (le nœud à proprement parler est le nœud de trèfle ; la différence entre nœud et chaîne, la notion de chaînœud ont été présentées dans *Le sinthome*). Le Réel forme la « *matière* », « *l'âme à tiers* » : il « *matérialise* » la tiercéité, il est le « *moyen* » du nœud. Le « *matériel* », ce terme désigne ce qui est hors langage, hors signifiant. Or nous savons que « *matériel-ne-ment* »²¹ : tout le reste est « *escroquerie* ». La grammaire fait l'escroquerie [N.B. : il faut penser aussi à la notion de « *matériel* » des signifiants].

p. 52 Lacan se tourne vers la pensée de Peirce. Peirce considérait que le langage n'exprime pas à proprement parler la relation, il ne permet pas d'écrire [x R y] (allusion au fait que le rapport sexuel ne peut pas s'écrire ? ou pas seulement le rapport sexuel, mais peut-être tout rapport en général ?) : selon Peirce, il y faudrait une logique ternaire alors que nous ne disposons que d'une logique binaire (c'est-à-dire une logique du tiers exclu).

Or pour Lacan, « *l'âme à tiers* » « *nécessite un certain type de rapports logiques* ». Une logique ternaire plutôt que binaire ? dans une telle logique, quelque chose peut être à la fois ceci et cela ; comment concevoir une logique ternaire, ou quaternaire ?

La physique quantique (suite immédiate de la théorie d'Einstein), la logique quantique, nous disent que l'on ne peut fixer (connaître) à la fois la vitesse et la position d'une particule élémentaire (type boson) ; on ne peut connaître l'état d'une particule, on ne connaît que la probabilité qu'une particule soit dans tel ou tel état.

Dans *Les non-dupes errent* (leçon III, 11 décembre 1973), Lacan montre bien que « *nous sommes des êtres, vous comme moi, à deux dimensions, malgré l'apparence. Nous habitons le Flatland* » (éd. ALI 2001, p. 43).

¹⁸ *RSI*, leçon III, 14 janvier 1975, éd. ALI 1999, p. 55.

¹⁹ *Le sinthome*, leçon X, 13 avril 1976, éd. ALI 2012, p. 174.

²⁰ *Le sinthome*, leçon VIII, 9 mars 1976 : « *l'apparence nodale que produit ce que j'appellerai le chaînœud, en équivoquant sur chaîne et sur nœud* », est « *une fallace qui témoigne de ce qui est le Réel* », éd. ALI 2012, p. 148.

²¹ Leçon II, 14 décembre 1976, éd. ALI 2014, p. 22.

Le paradoxe du chat de Schrödinger nous oblige à penser que le chat devrait être mort et qu'en même temps il est en vie. Nous disons : ou il est mort, ou il est en vie ; on peut dire aussi : il est à la fois mort et en vie. Pour ma part, je n'ai jamais entendu dire qu'il ne soit ni mort, ni en vie.

Cf. aussi les multivers²² ou plurivers²³ (par opposition à l'*univers*) – un concept présenté par le philosophe Jean-Clet Martin dans l'ouvrage *Plurivers, Essai sur la fin du monde* (PUF, 2010), les branes²⁴.

Des applications sont possibles : entre autres la notion de processeur quantique – dans lequel le même élément de mémoire peut revêtir plusieurs valeurs. Ce type de processeur serait l'application de l'impossibilité de fixer une particule dans un état ou dans un autre.

En conclusion de cette leçon, Lacan revient à la collection « la philosophie en effet » : il présente quelques observations sur l'ouvrage de Nicolas Abraham et Maria Török, *Cryptonymie, le verbier de l'homme aux loups* (paru en 1976 dans la collection « la philosophie en effet »)²⁵. Le terme *cryptonymie* évoque un nom « caché » (qui pourrait rappeler le « Poordjeli » de Philippe, patient de Serge Leclaire).

Lacan reconnaît dans ce texte la « *poussée* » de ce qu'il a « *articulé depuis si longtemps* » : c'est-à-dire « *le fait que l'inconscient* » soit identique au fait que l'on « *parle tout seul parce qu'on ne dit jamais qu'une seule et même chose* ».

À la fin de la p. 52, la transcription de l'ALI comporte une lacune : « *On ne dit jamais qu'une seule et même chose, sauf si on s'ouvre [...] qui en somme dérange, d'où sa défense et tout ce qu'on élucubre sur les prétendues résistances* ». La transcription de Valas, elle, porte : « *on ne dit jamais qu'une seule et même chose, sauf si on s'ouvre à dialoguer à un psychanalyste. Il n'y a pas moyen de faire autrement que de recevoir d'un psychanalyste ce quelque chose qui en somme dérange, d'où sa défense et tout ce qu'on élucubre sur les prétendues résistances* ». Lacan reprend alors une thématique qui lui est chère : celle de la résistance de l'analyste, en soulignant une nouvelle fois que la résistance ne vient jamais que de l'analyste lui-même (analysant et analystes sont *dérangés* tous les deux, et peut-être le sont-ils au même titre : l'inconscient dérange).

p. 53 La psychanalyse n'est pas une science, mais « *un délire dont on attend qu'il porte une science* ». On attend, à tort d'ailleurs, « *qu'il devienne scientifique* », mais le progrès n'est qu'une illusion, et « *ce qu'on attend n'est pas forcément ce qu'on recueille* » ; attendre que le « *délire scientifique* » de la psychanalyse porte une science ne signifie pas « *que jamais la pratique analytique portera cette science* ». Ce n'est certes pas l'attente qui puisse faire venir le résultat attendu.

On pourrait généraliser cette observation en disant que d'un « *délire* » « *scientifique* », nous attendons, nous espérons toujours qu'il « *porte une science* », quel que soit le champ de cette dernière, et à ce propos nous pourrions penser entre autres aux débats concernant la physique quantique, ainsi qu'à ceux portant sur le rôle de l'observateur dans le ou les résultat(s) de l'expérience.

Lacan s'étonne

²² Multivers : l'ensemble de tous les univers possibles, parmi lesquels figure notre univers observable.

²³ Plurivers : notre univers serait en fait un plurivers, un monde de mondes.

²⁴ En cosmologie et en théorie des cordes, la cosmologie branaire, appelée aussi théorie des cordes et des branes, est un modèle cosmologique dont l'idée principale est que notre univers, et tout ce qu'il contient, serait emprisonné dans une structure appelée *brane* (une « D3-brane » plus exactement), laquelle serait incluse dans un « super-univers » doté de dimensions supplémentaires (dites dimensions enroulées) qui pourrait abriter d'autres branes (et donc d'autres univers).

²⁵ Nous savons que Nicolas Abraham est mort prématurément en décembre 1975, soit avant la sortie de cet ouvrage.

Autre ouvrage des deux coauteurs : *L'écorce et le noyau* (1978).

- que la diffusion de son « *enseignement* », de ses « *idées* », aille jusqu'à l'Institut de Psychanalyse, qui se situe à l'autre bord de la communauté analytique.
- que Derrida (dont il fait l'hypothèse qu'il est en analyse, donc en transfert avec un des deux auteurs de *Cryptonymie*) ait rédigé une préface enthousiaste au *Verbier*, un ouvrage qui n'en valait peut-être pas la peine.

On retiendra la méfiance de Lacan vis-à-vis de la diffusion (par son séminaire notamment) de son enseignement et de l'usage que l'on peut faire de ses « *idées* ».

Lacan juge que le *Verbier* n'est pas un très bon livre – c'est « *un extrême* », dit-il –, et que le « *délire* » de la préface rédigée par Derrida n'est pas très bon non plus. Or il constate que le *Verbier* « *fait des petits* ». Autrement dit : l'enseignement de Lacan fait ricochet, de Lacan au *Verbier* puis aux épigones du *Verbier* ; de proche en proche, se propage un phénomène d'épigones puis d'épigones des épigones.

Parler de l'inconscient (après avoir « *joué sur l'inconscient* ») et en expliquer « *la farce* », équivaut à « *dire que c'est par ce truc des effets de signifiant qu'on opère* ». Les épigones vont prendre cela pour une recette.

Ce n'est pas ce que Lacan pense avoir fait avec son « retour à Freud ».

p. 54 À ce point intervient la critique de la seconde topique de Freud (le Ça, le Moi), élaborée sous l'influence de Groddeck, et qui consiste en « *mises à plat* ». Puis Lacan fustige les idées développées par Groddeck dans le *Livre du Ça* : pour Groddeck, « *le Ça, Es* », c'est « *ce qui nous vit* », avec l'idée d'une « *unité globale qui nous vit* », alors que « *le Ça dialogue* », dit Lacan, ajoutant : « *c'est même ça que j'ai désigné du nom de grand A* » : en effet, l'âme à tiers « *n'est pas seulement le Réel* », mais est « *quelque chose avec quoi (...) nous n'avons pas de relations* ». « *Avec le langage, nous aboyons après cette chose* », qui ne répond pas : S(A). Nous parlons tout seuls « *jusqu'à ce que sorte ce qu'on appelle un Moi* », « *dont rien ne garantit qu'il ne puisse à proprement parler délirer* ». Le verbe « sortir » est utilisé ici comme s'il s'agissait de sortir de terre, de pousser comme le ferait une plante (ou comme la poussée de la pulsion ?).

Notre choix se résume ainsi : folie ou débilité mentale (on peut d'ailleurs penser que les épigones participeraient plutôt de la débilité mentale). Cette fin apparaît très concrète au fond, pour une leçon qui a brassé beaucoup d'idées.